

QUELQUES
CAUSES SOCIALES
DU CRIME

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

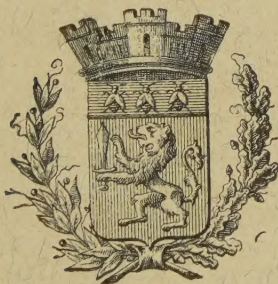
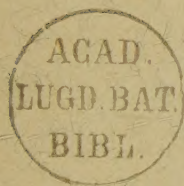
Et soutenue publiquement le mardi 19 décembre 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Henri MASSENET

Né le 11 avril 1869 à Besançon (Doubs)



LYON
IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1893

QUELQUES
CAUSES SOCIALES
DU CRIME

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

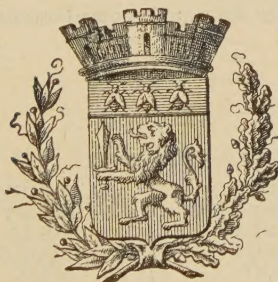
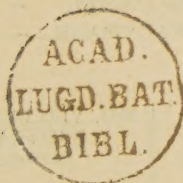
Et soutenue publiquement le mardi 19 décembre 1893

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Henri MASSENET

Né le 11 avril 1839 à Besançon (Doubs)



LYON

IMPRIMERIE DE A. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

1893

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET DOYEN
GAYET. ASSESSEUR

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVEAU, GLÉNARD

Professeurs

Cliniques médicales.	{ MM. LÉPINE.
	BONDET.
Cliniques chirurgicales	{ OLLIER.
	PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophthalmologique.	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAILLETON
Clinique des maladies mentales.	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Zoologie et Anatomie comparée.	LORTET.
Anatomie.	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie.	RENAUT.
Physiologie	MORAT.
Pathologie interne	TEISSIER.
Pathologie externe.	BERNE.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique.	TRIPPIER
Médecine opératoire	X...
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	ROLLET
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacie.	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes LAROYENNE

Chargés de cours complémentaires

Clinique des Maladies des Enfants MM. WEILL, agrégé.
Accouchements. POLLOSSON, —
Botanique BEAUVISAGE. —

Agrégés

MM. AUGAGNEUR	MM. DIDELOT	MM. ROCHET	MM. VIALLETON
BEAUVISAGE	GANGOLPHE	RODET	BOUVEAULT, chargé
CONDAMIN	JABOULAY	ROLLET (Et.)	des fonctions d'agrégé
COURMONT	LANNOIS	ROQUE	
DEROIDE	PERRET	ROUX	
DEVIC	POLLOSSON	WEILL	

M. ETIEVANT, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, Président; M. ROLLET (Et.), Assesseurs; MM. LANNOIS et WEILL, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

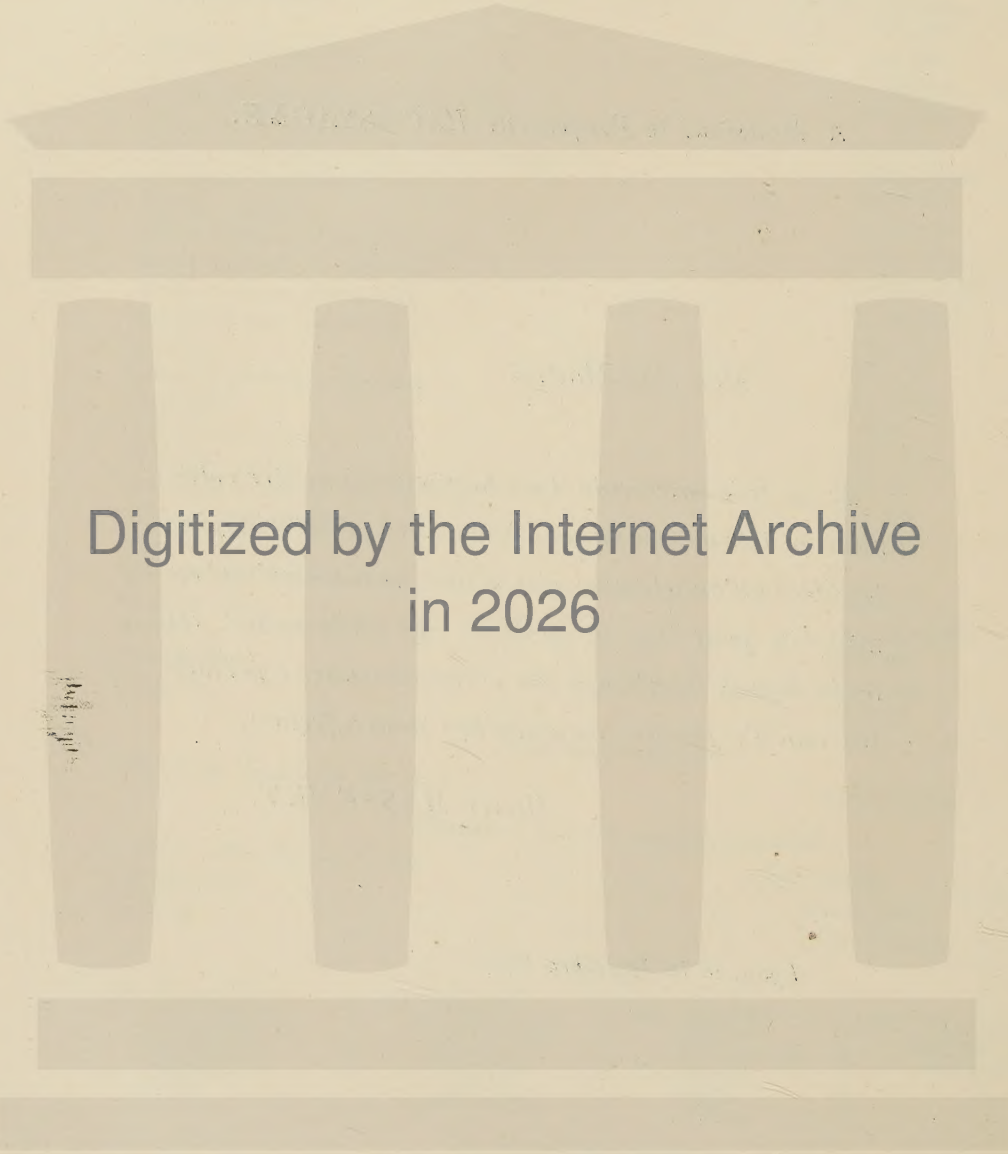
A Monsieur le Professeur LACASSAGNE.

Mon cher Maître,

Je me fais un devoir et un honneur de mettre votre nom en tête de ces pages : à vous qui m'avez inspiré les idées qu'on y trouve, qui m'avez montré qu'un bon médecin peut être le meilleur des philosophes, est allée depuis longtemps ma reconnaissance ; permettez-moi d'y joindre aujourd'hui mon affection.

Henri MASSENET.

Lyon, le 18 décembre 1893.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552603_0015

INTRODUCTION

Au moment d'entreprendre cette étude sur les facteurs sociaux de la criminalité, il est peut-être utile de la légitimer comme œuvre médicale et de donner les raisons qui nous ont conduit sur un terrain réservé en apparence aux sociologues.

Avant l'évolution scientifique qui spécialisa la médecine et lui fixa des limites, les adeptes de cet art connaissaient de toutes les questions humaines : ils étaient prêtres, mages, philosophes et conseillers des âmes ; la science était une, elle était l'apanage de peu d'hommes et s'étendait à toutes choses ; mais elle s'étendit tellement qu'elle se morcela et chaque homme n'en put explorer qu'une partie.

Dans ce partage de la science, le médecin garda toujours un caractère particulier et presque sacerdotal ; à mesure que sa connaissance de la nature humaine devenait plus parfaite, il étendait son domaine, saisissait de nouveaux rapports entre son art et les sciences qui ont

l'homme pour objet; le sorcier relevait du juge, le démoniaque du prêtre, ils vinrent au médecin : celui-ci devint psychiâtre, partant psychologue, il devint criminaliste et pénétra dans les prisons pour y voir ses nouveaux sujets qu'il voulut désormais reconnaître, étudier et suivre dans la société.

Cette tendance est légitime : il y a longtemps qu'en fait le médecin a pris place au foyer de la famille comme un conseiller discret; c'est un confesseur... à qui l'on dit tout, qui soulage et qui console. Lui seul voit l'homme déshabillé de son hypocrisie; il le voit, vaincu par le mal physique, mettre à nu ses craintes et ses faiblesses, se faire de la franchise une nécessité en un moment où l'artifice n'est plus utile, la sincérité plus dangereuse; quel est le psychologue de profession qui pourrait en dire autant?

Connaissant ainsi les hommes, le médecin n'est-il pas tout désigné pour les suivre dans la vie sociale, étudier leur action et leur réaction dans le milieu qu'ils composent eux-mêmes, reconnaître et analyser les influences complexes auxquelles ils sont livrés? La tâche est ardue, il est vrai, mais comme le dit le Dr Bianchi (1), « l'histologie qui nous a livré tant de secrets, garde encore des *x* mystérieux et ne décourage pas les chercheurs; la société, l'homme l'a faite, l'observation peut la sonder, la disséquer à fond » on peut sans être un maître en analyse se faire une idée très approchée des éléments dont elle est formée et des réactions qui l'agitent.

Tout cela, c'est de la criminologie, de la sociologie, de

(1) Cité par Tarde : *Arch. d'anthrop. crim.*

la psychologie, mais le médecin garde dans toutes ces sciences une place privilégiée, car leur objet à toutes, c'est l'homme, et lui seul le connaît.

Il n'y a pas longtemps que les criminalistes sommeillant dans l'idée reposante du libre arbitre et de la normalité biologique du criminel s'éveillèrent au bruit des tentatives scientifiques d'une nouvelle école : parti de Milan en 1876, le mouvement se généralisa vite, et l'on put voir un laborieux groupe de novateurs abandonner les spéculations abstraites de l'Ecole classique, pour introduire dans les sciences anthropologiques et criminelles les procédés féconds de la méthode expérimentale ; on avait jusque-là épilogué sur des êtres de raison ; on avait étudié à fond le crime et ses formes, on les avait décrites, classées, définies, et contre toutes ces entités, on avait édifié à force de logique un merveilleux rempart de lois et de châtiments derrière lequel la société devait reposer dans une sécurité absolue. Sécurité trompeuse : l'alarme vient d'être donnée, et devant l'augmentation menaçante de l'armée du crime, devant la faiblesse des défenses si habilement élevées, la nouvelle école se demande s'il était possible de construire « à priori » des systèmes efficaces et s'il ne vaut pas mieux aller chercher la solution du problème dans l'observation directe de l'homme criminel, dans l'étude analytique du milieu où il s'agit, dans la détermination des influences de ce milieu et de la réaction qu'elles appellent.

L'Italie et la France se partagèrent et tandis que l'Ecole italienne étudiait l'homme pour demander tout à la biologie, l'Ecole française se mit à l'étude du milieu social.

Lombroso crut trouver dans l'homme isolé tout ce qu'il fallait pour constituer le crime. Après avoir fait du criminel une sorte de revenant faisant revivre en une société policée un type ancestral sauvage avec ses mœurs farouches, il finit par en faire un malade, épileptique ou épileptoïde sans concevoir que le délit est un phénomène essentiellement social.

A l'Ecole française revient l'honneur d'avoir mis le crime à sa vraie place et l'Ecole lyonnaise avec Lacassagne montra le milieu social comme le « bouillon de culture du criminel. »

Les causes individuelles relevant de l'organisation psycho-physique, liées ou non à l'hérédité ou à la dégénérescence acquise, les causes sociales complexes qui influencent elles-mêmes l'hérédité et le développement pathologique de l'individu sont autant d'éléments qui réagissent perpétuellement les uns sur les autres, ajoutent algébriquement leurs effets, se détruisent et s'entremêlent de façon à décourager des chercheurs plus expérimentés que nous. Il nous faut les encouragements de notre maître, M. le professeur Lacassagne, pour pénétrer en cette forêt et chercher notre butin de vérité. « Malheur aux peuples qui s'endorment dans la vanité et la mollesse, la puissance est à ceux qui travaillent et osent regarder la vérité en face. (Emile Zola).

CHAPITRE PREMIER

De l'influence des causes sociales

« Les lois qui régissent notre Société ne
sont pas toutes inscrites dans nos Codes. »

LACASSAGNE.

Un homme vit dans la société : ses actions sont toutes déterminées par des motifs ; je me hâte de poser ici ce principe sans lequel toute étude sociologique n'est que vanité. Pour dominer une science telle que la criminologie, il nous faut un déterminisme absolu, quelles que puissent en être les conséquences au point de vue de la responsabilité pénale. Ici, l'homme muni de sa liberté d'indifférence et n'agissant que par elle nous apparaîtrait comme un fou. Je n'ai pas besoin de parler ici de la liberté morale et de la responsabilité sur laquelle nous reviendrons en temps et lieu, il nous suffit de prendre note de ce paragraphe de Moleschott (*La circulation de la vie*, t. II, p. 189).

« La volonté est l'expression nécessaire d'un état du cerveau produit par des influences extérieures. »

« L'homme est la résultante de ses aïeux, de sa nourriture, du lieu; du moment de l'air et du temps, du son, de la lumière, de son régime et de ses vêtements; sa volonté est la conséquence nécessaire de toutes ces choses. » Il est donc avant tout déterminé par des motifs.

De ces motifs, les uns résultent d'un agencement particulier de son être, d'une mystérieuse disposition de ses éléments psychologiques que lui ont laissée ses parents, en même temps qu'ils lui laissaient une forme extérieure spéciale, des traits de race, une disposition anatomique en relation secrète avec ses penchants (facteur biologique).

Les autres résultent de l'influence encore peu étudiée que prennent sur une telle créature les phénomènes cosmiques ou météorologiques (température, électricité, lumière, courants telluriques réglés par certaines révolutions sidérales. (Facteur physique). D'autres encore relèvent du milieu social où se trouve jeté comme une épave l'homme civilisé (facteur sociologique); l'éducation et le milieu moral, les privations ou les jouissances, les intoxications, le mariage, les suggestions multiples de son entourage, l'imitation, les doctrines philosophiques régnantes sont autant de forces qui s'empareront de l'être encore hésitant dans ses décisions; il ne restera pas au milieu de ces flots contraires sans devenir leur jouet, résistant à ceux-ci, se livrant aux autres, emporté par quelques-uns malgré lui et même à son insu, il sera fatalement dirigé dans un sens déterminé.

Ces influences contraires ne laisseront même pas intact l'héritage du passé, elles modifieront jusqu'à la forme intime de l'être psychologique, et comme elles changeront l'aspect extérieur de l'homme, comme elles imprimeront

à son regard, à son allure, des caractères nouveaux, elles développeront ou créeront de nouvelles dispositions intimes qui pourront un jour devenir héréditaires, et subir dans un autre individu des vicissitudes nouvelles.

Comme en peu de temps variera cet héritage ! Quelle sera sa fragilité ! et si quelque disposition très solide résistant à ces influences diverses subsiste ou reparaît à ravers les générations, ce sera exceptionnel. Aura-t-on le droit de prendre un caractère si fugitif pour asseoir dessus les bases d'une science aussi vaste que la criminologie ?

C'est un peu ce qu'a fait Lombroso : son type du criminel-né existe-t-il ? J'admets, ce qui n'est pas prouvé à fond, que le criminel ait une allure spéciale : mais le militaire n'a-t-il pas une allure spéciale ? Et parce qu'il est commun de reconnaître un officier sous l'habit civil en conclura-t-on qu'il existe un type de militaire né ? Tarde remarque avec raison que le regard plus que l'œil, le geste plus que le bras, la fonction physiologique plus que l'organe anatomique font le caractère du type criminel : type mal défini d'ailleurs ; le crâne est grand ou petit, les bras longs ou courts, le poids fort ou faible, la taille haute ou basse ! le nez bestial ou noble (Ottolenghi). Telle tare d'atavisme simien comme le tubercule de Darwin est plus fréquent chez les bons citoyens (7 o/o) que chez les canailles (1 %) (1). Le criminel est un sauvage ? Les sauvages sont souvent des peuplades foncièrement honnêtes et les moins élevés ne sont pas les plus mauvais. — Un singe ? animal modèle qui fonde des familles, élève ses jeunes et soigne ses blessés ! — Un épileptique ? Mais cette épilepsie qui est surtout cons-

(1) Lannois, *Arch. d'Antrop. Crim.* et Marro.

tituée par un tempérament excessif aboutit au bien aussi facilement qu'au mal. La doctrine changeante de Lombroso ne nous satisfait pas et ne peut rendre compte du crime : elle supprime d'ailleurs la thérapeutique et décourage le sociologue ; Lacassagne, lui, ne donne au facteur biologique, qu'il admet d'ailleurs, qu'une place secondaire dans l'étiologie du crime ; pour lui, la criminalité innée est un phénomène de dégénérescence, le criminel est un retardé. Mais la place principale revient aux influences complexes qui agissent d'une façon continue sur tous les hommes et déterminent le penchant antisocial dans certaines organisations ; le facteur physique intervient aussi à certains moments et cause en partie les fluctuations qu'il a observées et notées d'une façon si originale dans son calendrier criminel.

Si la criminalité innée est une dégénérescence, il y a plus à faire pour la prévenir que si on la regarde comme un retour d'atavisme fatal : en tous cas, elle restera une exception : la classe la plus nombreuse des criminels est faite par la société et non plus par un atavisme obscur et implacable ; la perspective est plus rassurante ; ce sont les *criminels d'actes* de Lacassagne avec lesquels il y a de la ressource ; la thérapeutique est possible et nous entrevoyons un autre avenir que la guillotine ou la déportation. Pour les *criminels de sentiment*, d'instinct, il y a peu d'espoir de les corriger ; quant aux *criminels de pensée*, les asiles sont pour eux et on les regardera pour ce qu'ils sont : des malades.

Sur toutes ces catégories, les conditions sociales ont une influence réelle : c'est la société qui cultive et fait éclore dans des cerveaux troublés par le travail ou les

excès le germe de la folie, quand elle ne l'y dépose pas elle-même... L'alcool et la misère, les ambitions déçues et le surmenage, les intoxications de toute nature sont les vrais pourvoyeurs des asiles et des prisons. C'est la société qui ouvre au criminel un immense champ de manœuvres et c'est elle qui laisse s'aiguiller dans la voie du délit le groupe immense et divers des criminels d'occasion et par habitude acquise.

Son influence sur la criminalité se traduit d'une façon évidente dans les statistiques : les fluctuations économiques, les crises commerciales ou agraires, l'apparition de doctrines nouvelles, l'explosion d'un crime « sensationnel » impriment à la courbe du crime des montées et descentes qu'on peut prévoir et qui, chaque année, infligent de terribles démentis à la « loi des grands nombres ».

Le défaut de concordance, rare d'ailleurs, des variations du crime avec celles des *causes sociales* est justement la part de *l'élément causal biologique, des influences physiques* et de *l'erreur*.

Il est d'ailleurs entendu qu'il faut avant tout tenir compte du sens dans lequel agissent les éléments sociaux qui peuvent ajouter leurs effets ou se contrarier mutuellement suivant *leur nature*.

Il est constant que si l'on change le milieu social d'un groupe, on change sa criminalité moyenne : c'est ainsi que dans la statistique criminelle de la République Argentine, la race perd toute son influence : les Anglais ont 69 crimes quand les Français en ont 32 ; la délinquance des Anglais dans leur île étant inférieure à la nôtre, ce sont donc bien les conditions sociales nouvelles des colons qu'il faut accuser.

Cet aperçu d'ensemble sur la place que doivent occuper parmi les causes du crime les facteurs purement sociaux se résume tout entier dans ces quelques lignes où l'on reconnaît le professeur Lacassagne :

« Le milieu social est le bouillon où le microbe (le criminel) peut se développer : il n'en est pas le produit nécessaire, et dans un autre milieu serait peut-être resté à l'état de criminel latent. »

L'importance du facteur sociologique une fois établie, il faut remarquer que sa complexité se prête difficilement à des classifications rationnelles. Son mode d'action se répartit sur les quatre grandes fonctions de l'homme : intellectuelle, esthétique, morale, industrielle, mais il est difficile de limiter nettement cette action, et tel modificateur social qui influence directement la fonction intellectuelle peut retentir aussi sur la fonction morale ; nous limiterons aujourd'hui notre étude à la partie qui regarde surtout le côté industriel et moral de l'homme ; le temps ne nous permet pas d'aborder les grands modificateurs intellectuels (instruction publique, philosophies et religions) ou esthétiques (littérature, beaux-arts).

Au point de vue industriel nous étudierons particulièrement le mal de misère, produit de notre organisation sociale et ses conséquences naturelles ; nous espérons démontrer en effet que le célibat, l'éducation, le milieu moral, relèvent directement de la misère. — L'alcoolisme qui en relève aussi nous a paru pouvoir rentrer aussi bien dans le cadre des modificateurs sociaux que dans celui des modificateurs chimiques :

Nous ne considérons pas ici l'alcool comme mode alimentaire, mais bien comme un *trait de mœurs* rele-

vant de l'évolution de notre société : Tarde ne parle-t-il pas quelque part du « besoin de sensations neuves, soit grossières et fortes, soit fortes et exquisés qui fait sévir en bas le fléau de l'alcoolisme, en haut le symbolisme et l'hypnotisme ? »

L'alcool a, d'ailleurs, nous le montrerons, une action élective sur les centres de la volonté et de la pensée, action qui correspond bien à celle qu'indique Lacassagne aux facteurs sociaux sur la région frontale.

Enfin, l'étude de l'insuffisance de la pénalité nous montrera l'action morale d'un modificateur social des plus importants. Pour nous résumer :

Causes sociales du crime.

Influençant le fonctionnement	{	Intellectuel	{ Philosophie .
			{ Religions.
			{ Suggestion.
			{ Beaux-Arts.
	{	Esthétique	{ Littérature.
			{ Alcoolisme.
			{ Célibat.
			{ Education.
	{	Industriel Misère. . . .	{ Milieu moral.
			{ Pénalité.
		Moral.	

Le Mal de Misère

La dégradation de l'homme par le prolétariat,
la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie
de l'enfant par la nuit.

V. H.

CHAPITRE II

Mal de Misère.

Si l'on jette les regards sur le diagramme que nous avons établi d'après les documents officiels du Ministère de l'agriculture et d'après les statistiques du laboratoire de médecine légale de Lyon, publiées d'autre part par Ferri, on saisit du premier coup d'œil un parallélisme frappant entre la courbe des prix du blé et celle des crimes-propriété. Dans les années où le blé était cher, 1828-1832-1840-1843-1847-1854-1856-1861-1867-1868-1871-1873-1882, on voit immédiatement les crimes se multiplier contre les propriétés, et il est remarquable que pour beaucoup de maxima l'effet de la disette relative ne se produit que l'année suivante, alors que le nouveau cours n'a pas eu le temps d'impressionner la marche de la délinquance. Il nous paraît difficile d'obtenir des variations plus concomitantes et de ne pas faire des modifications d'une de nos courbes la cause des modifications de l'autre.

Ici aussi nous avons de vraies années terribles ; près de cinq mille crimes jugés quand le blé est à 22 fr. 50 (1828), puis une paix relative quand le blé tombe à

15 francs (1834) ; s'il remonte à 22 francs, les crimes remontent à cinq mille et dans les moments funestes où le froment atteint 25 et 30 francs l'hectolitre (1847-1856), la délinquance nous donne des maxima inquiétants. N'est-ce pas là la reproduction fidèle de ce qui se passe quand la neige et la glace, envahissant les campagnes, affament les loups dans leurs forêts et leur donnent l'audace d'en sortir pour voler et apaiser leur faim ; ici, en effet, nous ne voyons pas les crimes contre les personnes liés d'une façon indissoluble aux variations de prix du pain, ils dépendent d'autres causes que nous verrons plus loin : c'est le besoin qui détermine le crime contre la propriété. Nous voici donc en face de la misère et nous voyons qu'elle agit sur le crime.

Cette influence presque généralement admise, il y a lieu de s'étonner de l'avoir vu discuter par M. Garofalo. Pour ce criminaliste qui regarde le crime comme une pure anomalie morale, la misère profonde n'existe pas : « Rien n'est plus fréquent, dit-il, que le cas de Tolstoï qui, visitant les pauvres, ne trouva qu'une seule femme qui eût besoin de secours immédiats : elle n'avait pas mangé depuis deux jours ! » Il suffirait, pour réfuter cet argument, d'ouvrir un journal et d'y chercher les morts de faim. Mais, en admettant même le paupérisme, il prétend que la misère ne ferait rien ou presque rien pour pousser l'homme au crime. Écoutons-le : « Si les malheureux qui dérobent n'étaient pas des pauvres, ce seraient des commerçants banqueroutiers, des officiers publics infidèles, des notaires ou des avocats faussaires. » Si c'était vrai, nous aurions là une triste consolation de penser qu'il n'y avait rien à faire et que, en améliorant

le sort de ces malheureux, la société n'y aurait pas perdu un criminel ! Mais tel n'est pas notre avis ; un malheureux, quel qu'il soit, peut avoir (et doit avoir souvent) une hérédité aussi chargée que les aristocrates du crime dont parle M. Garofalo, mais tandis qu'un avocat, un notaire, un officier public auront eu forcément une éducation morale soignée ; le pauvre, nous le montrerons, aura, dans la plupart des cas, été livré sans réaction possible, aux mauvais exemples, aux promiscuités dangereuses, aux impulsions criminelles et le besoin viendra l'aiguillonner encore : Non, le pauvre qui déroberait souvent resté dans la légalité s'il n'avait été besoigneux et nous retournerons comme un gant le mot de Garofalo, en citant Ferri : « Combien y en a-t-il qui n'ont jamais « volé parce qu'ils étaient riches et heureux et qui, nés « pauvres, auraient peuplé les prisons ? »

Plusieurs auteurs soutiennent que ce n'est pas la pauvreté ou la misère absolue qui agit comme cause du crime, mais bien la misère relative, c'est-à-dire le manque d'équilibre entre les besoins et les moyens de les satisfaire, « le défaut absolu de capital est une condition économique permanente qui n'a rien d'anormal pour ceux qui y sont habitués, elle constitue un état de gêne seulement pour ceux qui ont des désirs ou des besoins impossibles à satisfaire par leur salaire journalier. » (Garofalo.)

Le fait était peut-être vrai jadis, ou chez d'autres peuples que le nôtre : il y a encore des nations jeunes et pauvres qui pratiquent le précepte d'être content de peu ; ils ne désirent ni ne recherchent le luxe qu'ils ignorent. Mais le pauvre d'aujourd'hui, en France, est loin de ce

type idéal ; lui aussi est civilisé, lui aussi habite souvent les villes, comme pour le soldat en campagne lointaine le superflu passe souvent pour lui avant l'utile, et tandis que l'instruction largement répandue allait lui porter avec des forces nouvelles des désirs nouveaux, que la pensée oblitérée par l'inaction se réveillait, que l'industrie lui versait à flots des poisons inconnus et surexcitants, la civilisation marchant toujours étalait imprudemment au soleil son luxe croissant, laissait ses élégances et ses richesses sortir des asiles discrets où elles s'étaient formées ; la rencontre était fatale et le désir, l'envie, l'ambition naissaient dans ces cerveaux mal nourris et mal équilibrés. Le crime était préparé.

Il est certes vrai, et on l'a vu en France, que des ambitions trop hautes, des désirs trop vastes entraînent hors de la légalité des êtres qui n'ont pas le besoin pour excuse, mais je crois qu'il serait hardi de faire de ces désirs l'apanage des grands. On vole aujourd'hui autant pour jouir que pour manger : les malheureux eux-mêmes sont « fin de siècle. »

Ainsi, pétris comme les autres de désirs et d'ambitions, les malheureux ont-ils une organisation capable de résister à leurs instincts ? Lacassagne, dans sa théorie des trois régions cérébrales explique comment la partie postérieure du cerveau où résident les centres des instincts, sont en rapport avec les viscères et fatalement influencée par les différentes conditions du milieu social ; au point de vue purement matériel, l'alimentation défectueuse, le mépris des lois élémentaires de l'hygiène, retentissent dangereusement sur ces centres et les mettent hors d'état de résister aux causes prédisposantes. On conçoit donc

facilement que les conditions défectueuses où vit le misérable fassent de lui une proie facile aux entraînements de l'instinct et un générateur déplorable. Cet individu affaibli dans sa résistance par l'hérédité et par la misère pourrait encore trouver des ressources dans une éducation bien dirigée.

Mais non : Garofalo, qui nie l'influence de la misère, avoue que « l'influence délétère d'une mauvaise éducation « ou d'un milieu social dépravé peut étouffer entièrement « le sens moral transmis et y substituer les plus mauvais instincts » ; et S. Raffalovich déclare que « l'influence « moralisatrice de l'école est impuissante à combattre « l'effet corrupteur de ces habitations encombrées où « toutes les promiscuités existent ; le vice, la débauche, « la brutalité s'y apprennent tout seuls. »

Eh bien ! ces habitations-là sont le refuge des pauvres et l'on ne nous accusera pas de faire de la psychologie de cabinet, quand nous dirons que des circonstances particulières et personnelles nous ont permis de relever l'absence de tout sens moral ou du moins son atrophie chez un grand nombre d'indigents ou de pauvres. C'est dans des bouges insoupçonnés, que s'entassent des familles toujours trop nombreuses ; les enfants ne vont pas à l'école en dépit des lois, car ils sont nus ou mal-propres et refusés partout où ils se présenteraient ; des arrière-cours sordides, des terrains vagues fréquentés par le rebut des prisons leur servent d'école, ils en profitent et ne retrouvent au logis que l'ivrognerie brutale et la promiscuité la plus honteuse ; nous ne parlerons pas à propos d'éducation de cette fameuse caste de voleurs établis en Prusse dès le commencement du siècle et élevant ses enfants dans le métier.

Eh bien ! contrairement à Garofalo, je crois, et l'événement montre, que ces gens ont malgré leur déchéance assez d'énergie et assez de force pour commettre des crimes et ne pas s'arrêter à la mendicité ; cette force, elle n'est que trop connue, c'est celle du désespoir.

Mais en admettant même que l'individu ait partiellement échappé à la dégénérescence de la misère, qu'il ait résisté en partie à l'éducation pervertie qui lui était réservée, la pauvreté ne lui dresse-t-elle pas d'autres embûches ?

C'est elle qui, par le célibat, conduit au crime de nouvelles recrues et crée la prostitution, le crime de la femme.

Nous ne voulons pas rééditer ici les vieux plaidoyers contre la dépopulation française et essayer de rendre les gens prolifiques malgré eux ; nous prenons d'ailleurs ici le terme de célibat dans un sens restreint : dans les villes, le célibat a des substitutifs, tels que l'union libre ; dans les campagnes, il est rare ; mais où qu'il existe, il peut favoriser l'éclosion de penchants anti-sociaux qui tourneront soit au suicide, soit à ce mode de glorieux vagabondage qui est l'expatriation du colon et de l'explorateur ; dans bien des cas, il prive la maison d'enfants ou l'enfant de foyer, et, comme le dit Lacassagne avec de Maistre, c'est sur les genoux de la mère de famille que s'élèvent les deux êtres qui font toute l'humanité ; une bonne épouse et un honnête homme. Lacassagne et Bertillon (*Hygiène sociale*), sont d'accord pour peindre le mariage « comme salulaire aux deux sexes. »

Le compte général de la justice criminelle nous montre avec une simplicité éloquente la statistique suivante.

Sur 100 crimes personnes on compte 53 célibataires, 38 mariés, 9 veufs.

Sur 100 crimes propriété, 53 célibataires, 33 mariés et 4 veufs.

Et l'on remarquera que c'est entre 30 et 40 ans que l'on trouve le maximum de criminalité (comparaison des accusés entre eux), c'est-à-dire que le célibat ne tient pas à un excès de jeunesse des sujets ; il est très clair, en effet, que si le maximum de criminalité était par exemple vers 18 ans, le criminel marié serait une exception, sans qu'on puisse rien induire de l'influence du célibat.

Ici, au contraire, l'influence de la solitude est nette ; je ne prétends pas qu'elle agisse fatalement pour causer des impulsions criminelles, mais ce serait encore un facteur assez important en ne modérant pas les tendances nocives et il est bien démontré que le célibat ne se contente pas de pécher par omission et qu'il favorise l'éclosion des penchants antisociaux ce qui, chose rare, confirme absolument les indications qu'il était permis de faire *a priori*. Les célibataires fournissent d'ailleurs le plus clair du contingent des suicides, des cas de folie, des attentats de toute sorte (Lacassagne) et nous savons que le suicide « la sortie des artistes » est une modalité du crime. Ainsi démontrée l'action pernicieuse du célibat, est-il possible de prouver qu'il est lié aux variations de la richesse publique et que l'isolement, frère aîné du crime est fils de la misère ?

C'est au Ministère du commerce qu'il a fallu nous adresser pour avoir la statistique des mariages (serait-ce un signe des temps ?) et nous avons naturellement relevé, non le chiffre absolu qui eût pu nous tromper à cause des variations de la population, mais le « tant pour cent » qui est fidèle. Malgré quelques différences inévitables dans

des phénomènes aussi complexes que les phénomènes sociaux, nous avons pu nous convaincre que dans les années dures où le pain est cher, on se marie peu : en 1847 et 1854, années de grande disette où le blé valait 29 fr.25 et 29 francs, les mariages tombaient à 0,70 et 0,75 0/0 : en 1835, 1850, 1851, 1858, 1859, 1869 où le blé valait 15, 14,32 ; 14,48, 16, 16,74 et 20 francs, les mariages montent à 0,83 ; 0,83 ; 0,80 ; 0,84 ; 0,82 ; 0,82 0/0.

Il est facile d'ailleurs de suivre les variations qu'on trouvera presque toujours parallèles à celles de notre courbe du prix du blé (c'est-à-dire en sens inverse) baisse de 1835 à 1837, un minimum en 1839 (maximum du prix du pain), hausse de 1840 à 1841 (chute du cours), baisse en 1842 où les prix se relèvent. Baisse de 1845 à 1847 où les mariages passent par un minimum au moment de la disette.

La grande chute du prix du blé qui de 1847 à 1850 tombe de 29 à 14 40 environ fait passer les mariages de 0 70 0/0 minimum à 0 82 et 0 83, chiffres forts.

Chute de 1852 à 1854 (le blé monte) relèvement en 1855 (le blé tombe).

Nous n'insisterons pas davantage sur ce pénible exposé qui ne devient curieux qu'à la condition de suivre du doigt les variations du prix du blé (sur la courbe bleue de notre diagramme). Ce faisant, on est surpris des allures régulières de ces phénomènes qui semblent plus que d'autres ne relever que du libre arbitre des hommes : comme la girouette, ils se disent souvent libres parce qu'ils ne sentent pas le vent qui les pousse. Toutefois, comme la sincérité est notre premier principe en cet ouvrage, nous avouerons sans craindre que cet aveu nuise

à notre thèse, que nous trouvons en plusieurs endroits des variations de mariages assez indépendantes du cours du blé : mais ces accès matrimoniaux relèvent de causes complexes qu'il serait long de rechercher ici et sont en trop petit nombre pour infirmer la loi que nous regardons dès à présent comme fondée.

Le fait une fois admis, il est loisible de chercher à l'expliquer, c'est-à-dire que nous avons le droit d'analyser un peu le mécanisme de ces influences que nous constatons : *la misère crée le célibat* parce qu'elle crée *la prostitution* et qu'elle rend la vie dure aux familles, *agrégation d'êtres faibles*, femmes, enfants.

M. Garofalo constate un fait brutal et triste : « N'est-ce pas exceptionnel, dit-il cruellement, qu'une jeune ouvrière de dix-huit ans ait conservé intacte la fleur de sa virginité? » Je m'abstiendrai de tout plaidoyer déplacé et me contenterai de faire remarquer ici combien le travail est dur et la débauche douce et facile à la femme pauvre de notre société. Michelet dans son livre si délicat sur la femme, dans le chapitre « Pourquoi l'on ne se marie point », trouve une cause : « C'est la misère des filles pauvres qui les met à discrétion. »

Plus loin : « La femme au rabais, par une terrible revanche, va rendant de plus en plus le célibat *économique* et le mariage inutile. »

La misère cause la prostitution ou du moins la détermine (pour les prostituées d'occasion, voire d'habitude) et par suite le célibat.

Mais elle agit aussi directement par terrorisation pour empêcher l'homme de créer une famille : je gagne trop peu, dit l'ouvrier de Michelet. — Une chose nous empêche,

dit le jeune homme dans le même auteur, tous les travailleurs sont pauvres en France, on vit de ses appointements, de sa clientèle, « *on vit juste !* » A quoi bon « mettre au jour des malheureux ! » La misère du paysan du Danube le forçait à l'abandon de sa compagne, ne peut-elle chez nous déterminer le célibat ?

Et alors voici tout le cortège des crimes du sexe : voici les avortements, les infanticides, les vitriolages et les assassinats vengeurs ; voici les viols, les attentats à la pudeur, les suicides, la série des crimes à deux et la plaie de la prostitution qui après avoir favorisé l'éclosion du célibat vit de lui et l'entretient : enfin voici la débauche « où la femme évite le délit de toute la quantité qu'elle fait commettre à l'homme pour assurer ses besoins et contenter ses caprices. » (D^r Corre).

Le Seigneur avait raison, il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Enfin, si l'alcoolisme entretient souvent la misère, la réciproque est vraie et la misère peut être aujourd'hui considérée comme un grand soutien de l'alcoolisme : mal nourri, mal chauffé, débilité par les privations et un travail quelquefois excessif, le travailleur pauvre croit trouver dans l'alcool frelaté qu'il absorbe un soutien et un excitant salutaires ; le cabaret lui ouvre ses portes, il s'y arrête pour échapper à la réalité pénible du logis désolé : il boit pour mieux travailler, il boit ensuite pour se consoler, pour oublier, pour jouir, et saisi dans cet engrenage redoutable, il n'en sort guère que par la mort, le crime ou la folie.

Nous ne disons rien de bien nouveau en indiquant ainsi le mal de misère comme produisant à lui seul la plupart

des causes de crime : il sortirait de notre sujet de montrer combien ce mal est répandu, de compter les quinze cent mille indigents secourus chaque année par les bureaux de bienfaisance, les cinq cent mille malades admis aux hôpitaux, les soixante-quinze mille enfants assistés ; ces chiffres en montrant les généreux efforts de la société à secourir la misère laissent soupçonner l'étendue du mal dont ils ne montrent qu'une petite partie, ils semblent crier que les mesures préventives sont préférables aux mesures curatives et qu'en sociologie comme en médecine si la thérapeutique est bonne, l'hygiène est meilleure.

De toutes les mesures hygiéniques proposées pour l'extinction du paupérisme et qu'il ne nous appartient pas de juger sans toucher à un terrain dangereux, il en est une que son actualité nous empêche de taire : il s'agit d'une proposition de loi qui sera présentée bientôt à nos législateurs.

Elle porte :

1° Suppression de l'hérédité en ligne collatérale ;

2° Attribution à l'Etat de toute succession « ab intestat » ;

3° La cession à des conditions de paiement par annuités accessibles aux plus pauvres familles de cultivateurs et d'ouvriers des immeubles provenant de ces successions et de la plupart des biens nationaux et communaux ;

4° L'obligation pour les acquéreurs de les occuper, cultiver et exploiter eux-mêmes, de ne les aliéner qu'aux mêmes conditions de façon que ces immeubles ne puissent jamais devenir la source d'une rente perpétuelle au profit de l'oisiveté ;

5. La même obligation imposée aux collatéraux et aux non-parents pour l'héritage à eux transmis par testament ou donation.

Le principe de cette proposition est l'obstacle apporté par l'hérédité collatérale à la diffusion de la propriété et la nécessité du retour à la société des fortunes qui ont leur source dans la société.

Ces biens fonciers ne seraient qu'entre les mains de ceux qui les pourraient faire valoir eux-mêmes et par ce fait chacun n'en posséderait que ce qu'il pourrait exploiter avantageusement.

Les retours à l'Etat, le produit des ventes passeraient à l'extinction de la dette, et enfin, réforme capitale, à la diminution des impôts.

Le nombre des propriétaires augmenté, la diffusion de la propriété et du bien-être, l'extinction du prolétariat et de la redevance féodale, la diminution des charges publiques et finalement la diminution du paupérisme, quel beau rêve!

Ne devons-nous pas pour sa réalisation accompagner de nos vœux la nouvelle proposition de loi : nous croyons que c'est là de la bonne hygiène sociale et que, à part quelques critiques de détail, on a le droit d'en attendre beaucoup de bien.

L'Alcoolisme

« De vingt bandits ou routiers, L'ivrogne n'engendre
Messires, dix-neuf se sont formés rien qui vaille.
au cabaret. » AMYOT

(Rouen, 1349)

CHAPITRE III

L'alcoolisme

Au moment de la lutte qui, sous l'impulsion de O'Connell préparait l'émancipation politique et religieuse de l'Irlande, on pouvait voir parcourant villes et campagnes, un modeste religieux; autour de lui la foule se pressait comme autour de l'apôtre d'une nouvelle doctrine; à Cork il recevait en un an 150.000 serments, à Limerick en deux jours il en recevait 100.000; ce moine était le père Mathieu; sa doctrine vraiment nouvelle, la tempérance; ces serments, des serments d'ivrognes... convertis; les émeutes cessaient dans ce pays turbulent et le mouvement de tempérance prenait aux yeux des opprimés un caractère national; les cabarets se vidèrent; mille ouvriers employés aux mines de Knockmahon donnaient un quart du produit de leur travail à la consommation des boissons alcooliques; au bout d'un an les salaires s'étaient accrus d'un quart par l'augmentation du travail et le cabaret n'avait pris qu'une somme insignifiante.

A Dublin on vit en six mois une prison se fermer faute de prisonniers; une autre perdre la moitié de sa triste population. Dans le premier trimestre de 1841, la caisse d'épargne de la même ville reçut un dépôt de 20.000 fr. de plus qu'au trimestre correspondant de l'année précédente dans le même temps 237 débits s'étaient fermés à Dublin.

Cette mission merveilleuse traversa le monde et reçut en un an 5.640.000 serments.

L'instruction et l'amour du prochain étaient les seules armes des apôtres de la tempérance, la répression et la punition leur étaient inconnues; la persuasion était vraiment forte en ce temps là!

Je ne sais si le père Mathieu a passé en France, mais nous n'avons nulle part retrouvé ses traces et si l'on contemple les allures de l'alcoolisme en notre pays, on a vraiment le droit de le regretter.

Un bon moyen de contrôler l'influence du vin et de l'alcool sur la criminalité était la statistique qui fait tant de bien et dont on a dit tant de mal. Nous nous sommes donc rendu au Ministère des finances et grâce à l'obligeance de M. Piault, du bureau des contributions, nous avons relevé les chiffres qui nous ont servi à établir le graphique n° 1. Avant d'y jeter les yeux il convient de remarquer que la consommation en franchise chez les producteurs n'est qu'une évaluation mais l'expérience des agents du contrôle rend cette évaluation très approximative et parfaitement suffisante; la consommation en franchise est donc entrée en ligne de compte avec la consommation frappée de l'impôt. Ce qu'il n'est pas permis d'évaluer, c'est la consommation frauduleuse qui s'élève, m'a-t-on dit, à *un quart* de la consommation totale.

A peine notre courbe établie et mise en regard de la statistique des crimes contre les personnes, nous avons été frappé du parallélisme des deux lignes. La brutalité du chiffre nous montre que chaque année de forte consommation de vin se signale par une augmentation dans les crimes contre les personnes : 1835, 1838, 1841, 1843, 1848 à 1852, 1858, 1861 et 1862, 1866, 1872, 1876, 1881, 1884, rentrent dans le nombre de ces années malheureuses où la plus riante richesse de notre pays engendre le meurtre et les coups : 1830, 1836 et 1837, 1839, 1842, 1844, 1846, 1855, 1857, 1860, 1867, 1877, 1880, 1885, 1886, 1887, sont au contraire des années où le vin et le sang ont également manqué ; je ne parle pas des années de la guerre où la désorganisation des services publics faisait des trous dans les statistiques et où d'ailleurs on avait un puissant dérivatif à toutes les énergies mal dirigées.

Si l'on veut maintenant savoir à quoi tiennent quelques ascensions paradoxales de la ligne des crimes comme en 1873 ou quelques descentes comme en 1859 qui ne paraissent pas liées aux variations de la courbe du vin, qu'on lève les yeux vers la ligne de sombre augure qui après une montée continuelle s'échappe en 1880 du tableau trop petit pour la contenir : c'est la consommation de l'alcool ; depuis 1826 nous n'avons jamais eu le plaisir de la voir descendre.

Si au lieu d'étudier les variations de la consommation du vin dans le temps, nous l'étudions dans les lieux, nous voyons qu'il y a deux séries bien distinctes de départements français classés d'après le nombre des inculpés d'ivresse sur 100.000 habitants.

Seine-Inférieure	659	Vaucluse	38
Finistère	616	Tarn-et-Garonne.	37
Rhône	376	Ariège	32
Morbihan	266	Tarn	31
Seine	258	Lot	30
Seine-e-tOise	257	Haute-Garonne	28
Loire-Inférieure	241	Landes	28
Eure	240	Aude	26
Somme	233	Pyrénées-Orientales	24
Calvados	218	Gers	19

Tous les départements situés à droite du tableau, c'est-à-dire présentant une faible proportion de délits d'ivresse présentent une moyenne de crimes personnes très inférieure à celle de la France entière qui est de 73 pour 100.000 habitants. Il est à noter d'ailleurs que les départements viticoles sont d'une sobriété remarquable.

Mais c'est trop longtemps accuser la vigne ; nos bons vins de France font moins de mal que les alcools qu'on en tire et si nous les buvions tels que le soleil nous les donne, nous n'y puiserions que force et gaieté.

A chacun des maxima que nous avons montré tout à l'heure dans la courbe des crimes personnes coïncider avec de belles vendanges, nous voyons, particulièrement en 1834, 1835, 1842, 1848, 1851, 1859, 1864, 1865, 1869, 1876, 1884, baisser les crimes contre la propriété, effet de la richesse et de l'aisance que la bonne récolte apporte avec elle et qui accentuent encore la descente due au bon marché du pain.

Ce nous est une leçon précieuse qui nous apprend une fois de plus que toutes les causes entrent en jeu à la fois pour produire les effets, qu'elles se contrarient ou se favorisent mutuellement et que l'observation ne saisit

souvent dans l'effet apparent que la résultante des forces contraires, la somme algébrique des effets propres à chacune.

Nous avons mis suffisamment en lumière l'influence sociale de l'alcool et du vin ; nous avons montré que nous ne sommes malheureusement plus au temps où il fallait regarder au delà de nos frontières pour apprendre les dangers de l'intempérance.

En ce moment heureux, un apôtre de l'abstinence, envoyé par les sociétés américaines pour faire du prosélytisme, fut reçu en France aux Tuileries pour exposer ses doctrines. « Puisque la Providence nous a donné de si bons vins, lui fut-il répondu, il est bien de les laisser boire. » Belle quiétude que nous ne partageons point, sans toutefois nous inscrire en faux contre le mot. Il nous reste à étudier les effets de l'alcool sur l'homme et sa descendance, à visiter sommairement quelques états à ce point de vue, à rechercher les causes du mal et les moyens de le guérir. Comme le disait dernièrement un de nos amis, nous sommes peut-être peu autorisé pour parler de réformes, mais les paroles suivantes de John Morley nous donneront du courage : « Il y a une chose que nous pouvons tous, il y a une chose que peut le plus humble de nous : il peut, en employant avec zèle son intelligence, en cherchant les occasions d'aider à développer celle des autres, grossir le grand courant dont la force et la direction décident de l'heureux voyage de l'humanité (1). »

Quand Arnaud de Villeneuve découvrit l'alcool au XIII^e siècle, il était loin de se douter des conséquences

(1) Introduction à la *Vie de Cobden* par J. Morley. Sophie Rafalovich, 1885.

terribles du présent qu'il faisait à son pays : pendant longtemps on se passa de mots pour exprimer l'état de ceux qui en abusaient, mais il fallut, il n'y a pas bien longtemps créer un néologisme, qui fit fortune. *L'alcoolisme* est devenu une plaie sociale et il n'est pas un étudiant en médecine qui n'ait vu à chaque instant dans les hôpitaux les effets de cette intoxication redoutable; les asiles d'aliénés et d'épileptiques, les écoles d'idiots, les prisons sont pleins de ses victimes et toutes sont loin d'être enfermées. Le grand danger vient certainement de ce que l'alcoolisme n'est causé ni par l'abus ni par l'excès, mais simplement par l'usage continu et répété de l'alcool; il suffit pour s'en convaincre d'interroger soigneusement les antécédents des alcooliques les plus avérés; beaucoup ne sont pas des ivrognes; beaucoup ne croient pas que l'usage soit un danger; ils arrivent progressivement à supporter de hautes doses du poison favori et, comme les morphinomanes, ils ne trouvent la force et l'excitation nécessaires au travail, la sûreté de la main qui manie l'outil que dans de nouvelles doses qui indéfiniment ajoutées conduisent la victime à la folie morale, à l'épilepsie, à la dégénérescence absolue.

Par l'alcool des races entières disparaissent; le tafia cause les trois quarts de la mortalité des noirs et cette arme terrible, mais déloyale, de la civilisation permet de prévoir le moment précis où ces peuplades auront disparu.

Nous renverrons aux traités spéciaux pour l'étude approfondie des désordres que l'alcool produit dans l'organisme et nous nous contenterons de montrer rapidement dans quel désarroi il jette les facultés psychiques.

Le furfurol des alcools de pommes de terre et de grains est épileptisant ; ont droit également à ce titre l'absinthe, la sauge qui entre dans la composition de la liqueur d'absinthe, l'hysope, le romarin, le fenouil, le tout macéré dans l'alcool amylique des plus toxiques et servi journellement aux consommateurs sous des noms variés ; quand le démon s'empare de l'individu, il ne le quitte plus ; l'appétence pour le poison devient ma'adive et l'on a vu des hommes mettre à sec les pièces anatomiques dans leurs bocalx, précipiter le camphre de l'alcool camphré, les femmes, plus délicates, boire de l'eau de Botot et de l'eau de Cologne pour assouvir leur passion.

« La sensibilité morale de l'alcoolique est très émoussée, dit Magnan, il a baissé dans toutes ses facultés intellectuelles, morales et affectives et se trouve livré sans défense aux caprices de ses appétits instinctifs. »

La fréquence du suicide chez les alcooliques viendra encore à l'appui de notre thèse ; le suicide est pour nous le résultat d'une activité nuisible, c'est un véritable crime ; comme l'a soutenu notre maître Lacassagne. « Un grand nombre de suicidés ne sont que des criminels modifiés par le milieu social. » Ce sont des violents qui réagissent par un meurtre ; que ce soit un ambitieux ou un cruel, il sera homicide ; un désespéré et ce sera un suicide.

Eh bien, tous les auteurs signalent l'ivrognerie comme une des principales causes de suicide. Jetons les yeux sur ces statistiques des asiles de la Seine :

1870-1871

Sur 377 aliénés alcooliques, 28 suicides ou tentatives, 9 homicides, 31 épileptiques par l'absinthe.

Sur 64 aliénées alcooliques, 9 suicides ou tentatives.

Sur 291 aliénés, 24 suicides ou tentatives, 8 homicides, 15 épileptiques par l'absinthe.

Sur 61 aliénées, 12 suicides ou tentatives, 15 épileptiques par l'absinthe.

Et ces cas sont réellement des crimes et non des accidents survenus à la suite d'hallucinations ou d'accès aigus.

C'est dire que l'alcool imprime une allure dangereuse non seulement aux actes de l'homme sain qui lui est livré, mais encore à la folie qu'il entraîne et qu'il marque de son sceau.

L'épilepsie, ou l'hystérie pour quelques-uns, est l'aboutissant ordinaire de l'alcool ; nous allons la retrouver dans l'héritage de l'alcoolique avec l'idiotie, la dipsomanie, la démence, l'hypochondrie et le crime.

Le docteur Corre a établi la proportion d'alcooliques dans les diverses catégories des criminels.

Pour cent : Assassins et incendiaires	50-57
Attentats aux mœurs	53
Voleurs	71
Violences	88
Attentats aux propriétés	77

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Et le pire, c'est que la sophistication qui incorpore à l'alcool le plus toxique les poisons épileptisants et stupéfiants les plus variés, agit surtout chez les pauvres déjà exposés à tous les entraînements et que nous avons vus plus haut incapables de leur résister.

Action de l'alcool sur l'hérédité.

Si l'influence fatale de l'alcool après avoir entraîné sa victime au crime et finalement à la mort disparaissait

avec elle, nous aurions peut-être 25 o/o des criminels en moins. Marro a trouvé, en effet, parmi les criminels une moyenne de fils d'ivrognes de 41 o/o au lieu de 16 o/o parmi les non-criminels, et 13 o/o des premiers avaient des frères condamnés, tandis que 1 o/o des seconds étaient dans le même cas (Garofalo).

Nous empruntons à la savante thèse de M. Leter quelques pages sur la dégénérescence due à l'alcool : « La dégradation physique, dit Morel, la perversion complète de l'intelligence et des sentiments ne restent pas à l'état de faits isolés, qui n'ayant aucun rapport ni avec le passé des parents ni avec l'avenir des descendants, disparaîtront tôt ou tard avec les victimes de cette misérable habitude; il n'est, au contraire, aucune maladie où les influences héréditaires soient aussi fatalement caractéristiques. Si l'imbécillité congénitale, l'idiotie sont les termes extrêmes de la dégradation chez les descendants d'individus alcoolisés, un grand nombre d'états intermédiaires se révèlent à l'observateur par des aberrations de l'intelligence et par des perversions tellement extraordinaires des sentiments que l'on chercherait en vain la solution de ces faits dans l'étude exclusive de la nature humaine déviée de son but intellectuel et moral. »

Nous recommandons particulièrement la dernière phrase à l'école qui cherche dans l'anomalie morale la cause unique du crime.

L'observation suivante de Morel conclut :

Observation de Morel :

Première génération. — Immoralité, dépravation, alcoolisme aigu, paralysie générale.

Deuxième génération. — Ivrognerie héréditaire, accès maniaque, paralysie générale.

Troisième génération. — Sobriété, hypochondrie, lypémanie, persécution, tendance homicide, idiotie, stupidité.

A la Salpêtrière, H. Martin, en 1879, a examiné 83 filles épileptiques : 60 avaient de l'alcoolisme chez les ascendants ; elles eurent 244 frères ou sœurs, dont 132 moururent et 48 eurent des convulsions. Les 23 autres, dont l'hérédité n'était que suspecte ont 83 frères et sœurs, dont 37 morts et 10 convulsions.

Il est prouvé, dit Axenfeld, que l'alcoolisme chronique chez les parents et même l'état d'ivresse au moment de la conception prédispose les enfants à l'épilepsie ou à l'hystérie (Lancereaux).

Demeaux déclare, en 1868, à l'Académie de médecine, que la conception pendant l'ivresse voue l'enfant à la dipsomanie, à la folie morale, à l'épilepsie, et Despine montre que les enfants d'alcooliques sont dix fois plus exposés que les autres à commettre des crimes et des délits.

Enfin, notons les trois observations suivantes :

Observation I. — Père ivrogne, enfant : mauvais instincts, ivrognerie, nombreux délits.

Observation II. — Père ivrogne suicidé, enfant : ivrognerie, tentative de meurtre sur sa maîtresse.

Observation III. — (Trélat), mère et oncle dipsomanes enfant dipsomane.

Ces quelques documents cueillis parmi des centaines d'autres nous offrent un tableau cruel de la famille de l'alcoolique : le malheureux produit de ces malades est marqué du sceau d'une dégradation qui porte sur les fonctions nerveuses ; enfant, il est emporté par des convulsions, ou bien il reste idiot ou imbecile ; adulte, il a un cachet spécial, sa tête est petite, sa physionomie

hébété, son regard sans expression, il est susceptible, mobile, mélancolique ; la tendance à l'immoralité, à la dépravation, au cynisme, voilà son héritage.

Il est épileptique, partant criminel ou du moins dangereux (1).

Et non seulement il est marqué du sceau de la dégradation absolue, mais tout espoir de sortir de ce gouffre lui est fermé ; l'ancêtre lui a transmis un goût invincible pour la cause de son abaissement, c'est un dipsomane, il faut qu'il boive, de préférence la boisson favorite de son père, et qu'il ferme sur lui ce cercle vicieux ; c'est lui qui affolé par le désir, cherche l'eau-de-vie dans ses formes les plus répugnantes, et jusqu'à son dernier soupir cache dans son lit de mort une bouteille d'alcool (2).

Bien plus : l'enfant conçu dans l'ivresse apporte en naissant des marques terribles du moment d'oubli où il fut formé ; les dernières expériences de Féré nous offrent une explication simple de ce phénomène ; il a montré que l'influence des vapeurs d'alcool sur les œufs en incubation produit des monstruosité variées ; n'en serait-il pas de même pour ce qui regarde l'hérédité alcoolique ou l'alcoolisme aigu au moment de la conception ?

(1) Tout épileptique peut devenir dangereux, en voici une preuve :

En Angleterre, à Broadmoor :

Sur 121 épileptiques, 105 hommes ; 28 femmes,
on trouve 85 homicides, 67 — 18 —
4 violents ou suicides

39 vols, faux, incendies, escroqueries. etc.

Les épileptiques font 11 0/0 des homicides, et les célibataires, hommes, les femmes mariées sont en majorité (Dr Baker).

(2) Ce n'est pas une exagération, mais l'observation d'un fait vrai.

Après avoir étudié assez rapidement l'action de l'alcool sur la société, sur l'individu, sur sa descendance, il serait intéressant de réunir ici quelques notes statistiques qui n'ont pas trouvé place dans le commencement du chapitre et de parcourir un peu le monde pour y chercher des exemples et des leçons. Nous y trouverons peut-être, à côté d'utiles enseignements, de quoi consoler notre amour-propre national.

Dans une très intéressante conférence malheureusement inédite, M. le docteur Sanderet de Valonne, de Besançon, jetait il y a déjà de longues années un cri d'alarme : « La consommation de l'alcool disait-il, a quintuplé depuis quarante ans ; il existe en France 400,000 cabarets ou débits de boissons, un pour 100 habitants, c'est-à-dire un pour moins de 40 hommes (1) où se fait une consommation de liquides s'élevant à 2 milliards 500,000,000 de francs par an. Suivant les appréciations les plus modérées, la part des dépenses des classes laborieuses au cabaret est annuellement de 1 milliard 800 millions, c'est-à-dire un tiers du produit agricole, un sixième environ des salaires et du produit général. »

Et plus loin le même auteur montre le désordre de toute l'existence, l'oisiveté coûteuse et mal inspirée, l'épargne compromise, la famille sans pain et sans affection, l'ivresse querelleuse et ses instincts pervers, les rixes et les agitations populaires, les violences et les crimes contre les personnes. Aujourd'hui il faudrait encore charger ce tableau. Les débits de boissons se sont accrus dans des

(1) Il se boit aujourd'hui à Amiens 80,000 petits verres chaque matin.

proportions énormes au cours de ces dernières années.

On en compte aujourd'hui 440,008 dans toute la France, et 27,000 rien qu'à Paris. Sur les 413,000 débitants des départements, 205,005 sont affranchis de l'exercice.

En 1873, le nombre des débits (Paris excepté), était pour toute la France de 348,000 ; il s'est élevé graduellement, en vingt ans, de 348,000 à 413,000. Mais c'est surtout de 1880 à aujourd'hui que l'augmentation a été sensible ; cet effet est dû à l'application de la loi du 17 juillet 1880 qui a abrogé le décret du 29 décembre 1851, lequel exigeait, pour l'ouverture des cabarets, l'autorisation préfectorale.

Depuis que cette autorisation n'est plus nécessaire, c'est-à-dire depuis douze ans, le nombre des débits de boissons s'est élevé de 56,000.

En Angleterre, en Allemagne, en Amérique les statistiques sont d'accord avec les nôtres ; le tiers des maladies mentales est dû à l'abus des boissons alcooliques ; de 1828 à 1835 on comptait 8 0/0 d'aliénés alcooliques, de 1859 à 1864 24 0/0, de 1864 à 1870 30 et 40 0/0, surtout dans les lieux où se boivent les eaux-de-vie de grains et de betterave.

En Angleterre, en Allemagne, en Russie l'alcool est la principale cause de suicide, à Berlin, il porte la responsabilité du quart des morts volontaires, en France du huitième.

A Londres, la moitié des enfants meurt avant l'âge de 3 ans, chez les Quakers dont la sobriété est connue, la moitié atteint l'âge de 42 ans.

Quels remèdes apporter à ce mal envahissant ? L'histoire nous en propose qui nous effraieraient : Dracon punissait

l'ivresse de mort, Soliman coulait du plomb fondu dans la bouche des ivrognes, plusieurs peuples les étranglaient; les nations du nord ont fait mieux et ont laissé à l'initiative généreuse des sociétés le soin de combattre le fléau. Je n'ose espérer aujourd'hui le même succès, et pourtant les résultats obtenus sont encourageants.

La guerre des Etats-Unis avait donné aux citoyens paisibles des habitudes d'intempérance favorisées par le commerce avec les Antilles et l'abondance de produits agricoles riches en alcool. Sur 12 millions d'habitants, le nombre des ivrognes d'habitude était de 300.000 et l'on estimait à 30.000 le nombre de ceux qui périssaient annuellement victimes de l'ivrognerie : elle était la cause de presque tous les crimes, du plus grand nombre des naufrages, du paupérisme et de la folie.

Les sociétés de tempérance attaquèrent le mal en face et imposèrent l'abstinence absolue. A la fin de 1839, il y en avait 6000, et un de leurs orateurs se vantait trois ans plus tard d'avoir amené trois millions d'hommes à ne plus boire d'alcool, deux mille marchands à n'en plus vendre. Même en faisant la part de l'exagération le résultat était bon.

En Angleterre l'alcool sévissait d'une façon terrible; les débitants de gin annonçaient publiquement sur leur enseigne que l'on pouvait s'enivrer chez eux pour un penny (deux sous) et que pour quatre on pouvait être ivre mort et avoir droit à une botte de paille pour dormir.

Aussi à Londres, seulement en une année, 30.000 personnes avaient été conduites devant le juge de paix en état d'ivresse et sur 95.000 causes portées aux assises d'une année, on devait imputer à l'alcool les $\frac{4}{5}$ des

délits ou des crimes, les 3/4 des cas d'indigence et la moitié des cas de folie.

Les sociétés de tempérance se mirent à l'œuvre et gagnèrent du terrain; pas assez cependant pour qu'un Chinois distingué, M. Chen-Soui-Chen ne publie dans les Si-chi-lei-Bian (1) ces notes irrévérencieuses sur nos voisins :

« Les Anglais se soûlent comme le loup dévore et comme la baleine engloutit; ils boivent jusqu'à perdre connaissance et dépensent souvent toute leur fortune pour du whisky; en 1875 on a compté en Angleterre 2916 crimes commis par des ivrognes du sexe masculin et 1113 par des ivrognes du sexe féminin ».

La charité est venue en aide aux Sociétés de tempérance et la Grande-Bretagne a vu s'élever des asiles pour les ivrognes à convertir; et qu'on ne pense pas que ces asiles soient réservés à la plèbe: en Amérique où ils se sont fondés comme chez les Anglais, on y trouve des commerçants, des banquiers, des médecins, des professeurs, des magistrats, des membres du clergé, voire des dames du meilleur monde américain. Nous n'en sommes pas encore là !

M. Cranch, juge aux Etats-Unis, reconnaît que les trois quarts des criminels ont été conduits au crime par l'ivrognerie.

Nous ne serions pas complet si nous omettions la fameuse loi du Maine sur les liqueurs, loi de prohibition sur la vente au détail inaugurée par un vaillant petit Etat

(1) Résumé des impressions de voyage des Mandarins en Occident, publié dernièrement par le « *Messenger d'Europe* » de Constantinople.

d'Amérique. Je laisse la parole à un médecin anglais pour les résultats de cette loi : « Dans l'Est, dans l'Ouest et dans le Sud, à la ville et à la campagne, dans les grandes villes et dans les petites, parmi les Irlandais et les Allemands, aussi bien que parmi les Anglais et les natifs du pays, j'ai trouvé l'intempérance très répandue partout où la vente des liqueurs était permise ; ni le climat, ni la race, ni le rang, ni l'éducation ne m'ont paru y faire obstacle. Par opposition, j'ai vu dans treize états ou territoires les effets des lois prohibitives.

« J'ai vu des villes, des districts et même des comtés tout entiers où l'ivresse est presque inconnue, le paupérisme à peu près éteint, où le crime n'est commis qu'à de rares intervalles, où on ne trouve ni un fou, ni un idiot sur plusieurs milliers d'habitants.

« Dans le comté d'Evanstown, il n'existe pas un seul débit, et là l'intempérance et le crime sont également inconnus. Dans le Maine j'ai à peine trouvé quelques condamnés dans les prisons. Dans l'état de Vermont j'ai voyagé pendant quinze jours, et là je n'ai vu ni agents de police, ni prison, ni boisson, ni ivrogne, ni mendiants.

« Dans mainte grande ville, je n'ai vu ni un débit ouvert ni un homme ivre » et l'un des plus grands journaux américains du 21 avril 1865 apprécie ainsi cette loi :

« Dans l'état du Maine, les prisons et les dépôts de mendicité étaient pleins ; la législature de cet état rendit une ordonnance qui défendait sous des peines sévères, la vente en détail de toute boisson alcoolique. Au bout de trois ans de ce régime, les prisons et dépôts de mendicité étaient presque vides et l'état a décidé d'en réduire le

nombre. La même mesure fut prise par treize états de l'Union. »

En Suède et en Norvège voici les mesures qu'on a prises :

Restreindre la distillation à un petit nombre de grands établissements d'un contrôle facile, limiter la vente au détail entre les mains d'un petit nombre de débitants donnant des garanties de moralité.

Elever le prix de l'alcool par l'impôt, contrôler les débitants et punir l'ivresse. Le D^r Salomon s'applaudit des résultats obtenus « ces lois ont produit des résultats très favorables ; l'intempérance a beaucoup diminué et le peuple consomme aujourd'hui au lieu d'alcool une grande quantité de bière, de thé et de café, aussi sa condition est-elle beaucoup améliorée au physique comme au moral. »

Si l'on cherche maintenant à analyser l'influence psychologique de l'alcool, nous renverrons aux mémorables expériences du docteur Moreau de Tours qui a constaté un affaiblissement de la volonté correspondant en lui à l'exaltation de l'imagination ; il put ainsi constater ce fait très curieux, que sous l'influence de certaines substances excitantes, il se fait en nous une sorte de décomposition de la sensibilité et de la pensée : il se produit un état psychologique sous l'empire duquel nous devenons incapables de retenir nos pensées, de surveiller leur cours ; à cet état correspond un affaiblissement graduel de l'empire que nous avons sur nous-mêmes, une altération et une dégradation morbides de la volonté ; on sait dans quel éréthisme l'alcool jette l'imagination et on ne s'étonnera point de le voir tenir une bonne place

parmi les poisons de la volonté : les appétits instinctifs reprenant le dessus, sans frein, le crime est proche.

Quelles mesures peut-on proposer pour restreindre les ravages de l'alcoolisme et éviter les crimes qu'il cause ?

1° *Des mesures substitutives* (Ferri).

Abaisser les droits sur le thé et le café en élevant ceux qui frappent l'alcool; les boissons hygiéniques en pénétrant dans les hautes classes en ont chassé déjà l'alcoolisme;

2° *Des mesures persuasives :*

Favoriser les sociétés de tempérance.

Eclairer les masses et ceux qui les dirigent (patrons, professeurs, chefs de tous ordres), sur les dangers de l'intempérance par la vulgarisation des données scientifiques sous forme de conférences, d'avis, de publications répandues, d'articles de presse, etc.

3° *Des mesures de surveillance :*

Surveiller au nom de l'hygiène et de la police la distillation et la vente.

4° *Des mesures répressives :*

Restreindre les licences des débitants, leur nombre, élever leurs patentes ; appliquer sévèrement la loi contre l'ivresse ; faire de l'alcoolisme une circonstance aggravante du délit comme dans l'armée, un cas de renvoi pour les ouvriers ou employés de l'Etat comme l'ont déjà fait de grandes compagnies (omnibus, chemins de fer, navigation).

Enfin les asiles spéciaux ouverts aux alcooliques rendraient ici les mêmes services qu'aux Anglo-Saxons (1) ; et l'amélioration des conditions d'existence des ouvriers de certaines professions, la fourniture de boissons inoffen-

(1) *Inebriate's home* et *Drunkard's asylum*.

sives (thé, café), et agréables sans être très onéreuses, seraient des mesures excellentes pour étouffer le mal.

Il y aurait, certes, des cris et des mécontentements, mais les commerçants lésés auraient toujours le droit de fermer boutique et de changer de produits ; au reste, le salut d'une société vaut bien les clameurs d'une catégorie peu intéressante, celles des empoisonneurs publics.

Si nous voulons maintenant résumer rapidement ce chapitre, nous y trouverons d'abord la démonstration de l'influence de l'alcool sur la criminalité contre les personnes, établie par la statistique et par les variations concomitantes dans le temps comme dans le lieu ; nous avons vu ensuite quels désordres l'alcool apportait dans l'organisme physique et psychique, la réaction qu'il amenait sous forme d'homicide, de suicide, d'impulsions variées ; nous avons partout appuyé nos propositions sur des statistiques ou sur l'autorité indiscutable des spécialistes ; nous avons poursuivi notre étude dans la descendance de l'alcoolique que nous avons montrée dégénérée et dangereuse et une revue universelle bien que rapide nous a montré partout les mêmes vices avec les mêmes conséquences anti-sociales et nous a indiqué quelques remèdes à essayer. Il nous a paru bon de terminer par un court essai d'analyse sur le mode d'action de l'alcool sur l'être psychique et par l'énumération de quelques réformes indiquées.

Heureux ceux qui, comme MM. Colajanni, Tammeo et Fournier de Flaix ne sont pas inquiétés par le danger de l'alcoolisme qu'ils ne voient pas, plus heureux ceux qui, sachant où est l'ennemi, le montreront aux foules pour le vaincre et les sauver.

La Pénalité — Son insuffisance..

« *Exhaustire sentinam Urbis* » (CICÉRON.)

Modificateurs sociologiques. Action morale.

CHAPITRE IV.

La pénalité. — Son insuffisance.

Parmi les causes du crime il en est une qui agit par omission si l'on veut, mais dont l'effet est certain, c'est l'impuissance de la pénalité actuelle. Commençons par concéder que ce facteur reste indifférent pour les criminels nés, ces êtres incorrigibles par définition et par expérience, il reste vrai que la pénalité est en défaut pour les autres et qu'elle est inefficace contre les criminels d'occasion, d'habitude acquise, de passion, etc.

Fidèle à notre méthode, nous allons exposer des faits, et une fois établis, nous les analyserons pour leur arracher le secret de leur existence.

Le *Journal officiel* du 29 mars 1886 dit que « Le flot de la récidive monte toujours. Garofalo jette aussi son cri d'alarme : « la récidive, dit-il, de 21 0/0 en 1851 est venue à 44 0/0 en 1882 pour les délits et de 33 à 52 0/0 pour les crimes. »

Les documents officiels du Ministère de la justice (compte général du Ministère de la justice) n'ont fait que confirmer le fait ; la statistique qu'il a établie pour 1889 parlera mieux que moi :

Accusés récidivistes.

De 1871 à 1875	moyenne annuelle	1858
De 1876 à 1880	»	1656
De 1880 à 1885	»	1668

Plus de la moitié des accusés à l'égard desquels le jury répond affirmativement aux questions posées ont déjà eu à répondre de crimes ou délits.

Plus des trois quarts des condamnés pour vol étaient des repris de justice, 36 0/0 des assassins étaient dans le même cas.

Sur 100 hommes condamnés pour délits communs 54 étaient repris de justice. Sur 100 femmes 35 étaient dans le même cas.

Si l'on supprime par la pensée les récidivistes dans l'année 1879, la criminalité générale se réduit de 40 à 60 0/0 (Reinach, *Les Récidivistes*).

En 1880, plus du quart des individus *arrêtés* avaient été condamnés plus de quatre fois en dix ans (*id.*).

Des récidivistes on a condamné : à l'amende, 17 0/0, à 1 an de prison, 80 0/0 et 3 0/0 à plus d'un an.

On pourrait croire que les méfaits des récidivistes diminuent de gravité à voir la proportion descendante des condamnations graves au nombre total des récidivistes jugés (31 0/00 en 1877 et 1880 puis 24 0/00 en 1880 et 1885, et 20 0/00 en 1886, 18 en 1887). Mais ces peines ne sont peut-être pas toujours proportionnées au degré de perversité des agents car chaque année plus de

8000 récidivistes sont condamnés plusieurs fois par le même tribunal.

L'inefficacité de la peine au point de vue de l'amendement est manifeste quand on considère la récidive après libération pour les individus qui ont subi la réclusion ou une longue prison.

En 1885, sorti des 18 maisons centrales, 5335 condamnés dont 2079 ont été repris : 46 0/0 dans l'année 39 0/0 en 1886 et 15 0/0 en 1887 ! Près de la moitié des libérés recondamnés très peu après leur sortie ! 5149 libérés en 1886 repris : 1660, 841 dans l'année et 819 en 1887 ; 4905 libérés en 1887 : repris 790.

Le nombre des rechutes est en raison inverse de la longueur de la peine subie.

Et Reinach dans son livre sur *les Récidivistes* s'élève avec force contre les courtes peines dont on abuse aujourd'hui ; le banc des prévenus est pour les uns la « planche à pain » pour d'autres c'est la glissière du crime ; même disposé au repentir, le libéré d'une courte peine retrouve dans la société des obstacles qui le repoussent dans le bourbier d'où il voudrait sortir ; « rigueur impitoyable d'une société qui, elle, condamne à perpétuité quand la loi n'a condamné que pour un temps » (Reinach op. cit.). La prison c'est la toile d'araignée dont se rient les grands criminels et où périssent les petits ; c'est le crime occasionnel « devenu crime profession » et l'auteur se demande avec effroi en pensant à l'entraîné d'un moment, au délinquant d'un jour, « de quoi demain sera-t-il fait ? »

Les condamnés à la réclusion sont loin d'être toujours les plus dangereux ; beaucoup ont cédé à un entraînement

passager; quant aux maisons centrales renfermant les condamnés à l'emprisonnement, 8/10 sont relégués plus tard et incorrigibles.

Les jeunes détenus ont une récidive de 15 0/0 pour les garçons et de 5/00 pour les filles; combien parmi eux ne sont que des « moralement abandonnés » pour lesquels l'Assistance publique a entrepris une œuvre généreuse et vraiment réparatrice, à condition toutefois que la surveillance la plus scrupuleuse et la plus étroite protège contre l'exploitation honteuse qui s'est déjà produite, les enfants qu'il s'agit de sauver du vagabondage, de l'abandon et du vice.

Et tandis que d'une part l'auteur du Rapport de 1887 du Ministère de la justice réclame l'isolement, attaque la promiscuité dangereuse de la prison en commun, Reinach, séduit avec raison par les admirables résultats de la colonisation de la Nouvelle-Galles du Sud demande à notre pays d'avoir le courage et la constance dont les Anglais ont fait preuve pour éloigner les criminels de profession en enrichissant la mère-patrie d'une colonie nouvelle.

Conduits et gouvernés par Phillip, les transportés, d'abord isolés en Australie, furent bientôt *encadrés* par la colonisation libre : tout espoir de retour leur étant fermé, ils s'arrangèrent pour être heureux là-bas, ils travaillèrent, se moralisèrent, loin du dédain qui dans leur patrie les eût repoussés dans le crime, et leurs descendants régénérés ne tardèrent pas à protester contre l'arrivée de nouveaux convois de criminels; l'émigration libre largement favorisée, servait en même temps de soupape de sûreté à la nation, d'exutoire à ses éléments anti-sociaux et d'intermédiaire entre les « convicts » criminels et le monde honnête.

La transportation pour les criminels de profession, et pour les autres le « Patronage » à la sortie de prison, avertir le délinquant à son premier méfait, frapper fort et impitoyablement la récidive à *courte échéance*, voilà ce que demande Reinach et il ajoute en résumant les principes qu'il a exposés :

« Aux malfaiteurs les plus endurcis, à ceux dont la haine est sans trêve, la République devrait parler ainsi : Vous êtes le péril public le plus grave ; vous menacez et compromettez sans cesse la vie et la fortune des citoyens, je vous écarte, je vous neutralise ; je vous mets dans l'impossibilité de me nuire, tout en laissant à votre portée les moyens d'amendement. Votre rédemption est invraisemblable, je n'ai pas voulu qu'elle fût impossible. — Aux autres : Vous m'inspirez plus de pitié que de colère ; si vous êtes entré dans l'armée du mal, c'est que l'ignorance et la misère vous y ont poussés ; c'est, dites-vous, que le travail vous a manqué sur le vieux sol de la Mère-Patrie. Soit ! Mais comme le travail que je vous donnerais ici, je l'enlèverais à ceux qui n'ont jamais failli, je commence par vous bannir..... vous défricherez le sol fécond de nos colonies ; vous n'avez pas seulement à racheter le passé, mais à dépouiller le vieil homme, à vous racheter vous-mêmes. Vous avez démérité de la vieille France, je vous offre de créer, de l'autre côté de l'Océan, une France nouvelle. »

On voit que la prison n'est déjà plus la panacée du crime : trop courte, elle pervertit ou n'agit point ; trop longue, elle coûte fort cher, ne rapporte rien.

Pourquoi la prison n'amende-t-elle pas le criminel ?

Parce qu'il est incorrigible et la peine est inutile, ou corrigible et la peine ne sait et ne peut le corriger, dit Ferri.

Parce que la pénalité est trop douce et n'effraie personne, dit Garofalo.

Tous deux ont de bons arguments pour soutenir leur cause, mais je crois que Ferri va trop loin en assurant que jamais la sévérité n'a réprimé le crime : « Voyez le Catholicisme et la Réforme, les persécutions et les tortures n'ont pas empêché leur extension. » Mais une religion n'est pas le crime ! les sectaires avaient en vue des horizons trop beaux pour ne pas mépriser le mal actuel ; un crime fait-il espérer à son auteur la gloire et l'apothéose suprême qu'attendaient les chrétiens dans le cirque ? Où est le criminel qui combat pour une idée ? Il faut le chercher dans les rangs anarchistes (1), et celui-là comme l'apôtre rien ne l'effraiera : la mort de Sofia Petrowskaïa n'a fait qu'enflammer le courage de tous les révolutionnaires russes ; ni les supplices ni les exils ne les ont domptés, parce qu'ils luttaient pour une idée ; quant à l'inefficacité des peines contre la criminalité, lisons Garofalo :

Un procureur général a dit que depuis 1850 en Belgique, dès que la pratique de quelques années avait donné aux masses la conviction qu'il n'y aurait plus d'échafaud, le nombre des grands crimes s'est accru ; de 1865 à 1880 les meurtres avaient monté de 34 à 120.

En 1861 la fusillade dompte le brigandage en Italie.

L'Angleterre doit à sa pendaïson systématique la diminution de sa criminalité.

(1) Cette remarque m'est suggérée par une note de Ferri qui donne la répétition des attentats anarchistes comme preuve de l'inefficacité de l'intimidation pénale ; il faut remarquer, d'ailleurs, que ces associations organisées pour l'attentat trouvent dans leur solidarité une sécurité qui explique leur audace (incertitude du châtiment).

La Prusse reste quelques années sans exécutions et les crimes montent aussitôt de 242 en 1854 à 518 en 1880.

En France, tant que la peine de mort a régulièrement fonctionné, les grands crimes étaient en baisse : en 1877 on voit 31 condamnations : Grévy ne laisse exécuter que 7 criminels en 1878, que 2 en 1880, que 1 en 1881 et alors la terreur cesse, l'espoir revient encourager le meurtre ; en 1882 il y a 35 condamnations capitales, les parricides montent de 8 à 14, les assassinats s'accroissent de 36. (Voir Lacassagne : *affaire Gouffé*).

Et l'Italie, elle a 3626 meurtres annuels au lieu de 250 en Angleterre ; elle souffre du manque d'exécutions.

Les criminels eux-mêmes nous font la leçon ; leurs associations sont soumises à un code d'une rigueur excessive ; la peine de mort s'y trouve à toutes les pages ; voyons ce code extrait du dossier Bassengeaud (D^r Martin).

Art. 5. — Défense de commettre un délit sans ordre des chefs sous peine de mort.

Art. 6. — Défense de parler à sa maîtresse d'un jour sous peine de mort.

Art. 7. — Tout individu cherchant à savoir le nom ou l'adresse des chefs sera puni de mort.

Art. 11. — L'ivresse sera punie de 6 francs d'amende.

Les criminels seraient-ils intimidés par de telles rigueurs ? Tout porte à le croire, car cette loi draconienne ne fut jamais violée.

Nous avons commencé par la peine capitale et nous croyons d'après ces faits et ces exemples qu'elle est un exutoire indispensable pour supprimer les incorrigibles en intimidant les autres. Le bien-être que la civilisation tend à répandre partout, en augmentant les jouissances de la vie, rend de plus en plus sa perte plus terrible.

Passons à des punitions moins cruelles.

Ferri trouve la peine de prison trop forte pour les délits et crimes légers ; elle est encore assez douce cependant pour que les premiers froids amènent à tous les commissariats de malheureux délinquants cherchant à s'assurer contre l'hiver aux frais de l'État ; le fait est trop connu du personnel judiciaire et de ses agents pour qu'il soit utile de le prouver par des chiffres : la prison, c'est le point de ralliement de tous les criminels ; c'est leur école, presque leur cercle ; les criminels y sont entourés d'une auréole de gloire qui ne peut que faire envie à leurs émules ; le travail n'y est que fictif, la vie y est assurée ; le premier qui voit le condamné n'est ni un gardien ni un maître, c'est un médecin qui vient voir si sa constitution lui permet de supporter le régime ordinaire des prisonniers ! Et nous avons en ce moment un mouvement humanitaire mal dirigé qui, au lieu de s'occuper des victimes oubliées, garde toutes ses tendresses pour l'heureux criminel et cherche à améliorer son sort.

La déportation est le rêve de beaucoup de criminels ; Boscavert, cambrioleur et récidiviste endurci, regrettait de n'avoir pas « éventré » sa victime pour aller « rigoler à la Nouvelle » là-bas, en effet, avec un peu de patience, la vie devient douce : l'un, établi dans un officine paisible vend des médicaments aux colons ; c'est l'auteur d'un assassinat avec guet-apens ; cet autre fait de l'horlogerie après avoir tué deux personnes ; ils sont assez bien vus par la population et reçus en amis ; au pénitencier se nouent de monstrueuses idylles entre empoisonneuses et assassins, de leur union favorisée par l'administration naîtra une famille de petits criminels qui reviendront

quelque jour au continent profiter de leurs dispositions héréditaires.

Avant cette vie de réparation sur une terre lointaine, vie de recueillement que beaucoup envieraient, il n'y a rien qui effraie le criminel, rien qui fasse une sélection; d'assassin on devient colon ! Et chacun de ces ennemis de la société coûte plus cher à l'État que le soldat qui la défend !

Au moins, diront quelques personnes, faut-il savoir si le coupable du fait est responsable avant de le condamner.

— Ce problème de la responsabilité pénale est aujourd'hui absolument mis au point : *la peine est une défense*, une réaction de la société contre son offenseur, réaction dont l'impersonnalité des tribunaux n'a pas enlevé le dernier grain de vengeance ; c'est d'autre part un moyen d'intimidation ; l'homme déterminé par des motifs va commettre un crime, la société lui crée immédiatement des motifs plus forts pour rester dans la légalité ; ces motifs seront le souvenir et la terreur du châtement ; voilà ce que devrait être la peine ; pourquoi dans la pratique la terreur du châtement est-elle impuissante à détourner l'anti social de la voie du crime ? pour deux raisons :

1° Parce que le châtement n'est pas assez terrible ;

2° Parce qu'il n'est pas assez certain.

L'idée de nos prisons modernes qu'on tend à améliorer encore n'a rien qui puisse effrayer ceux même qui y ont fait plusieurs séjours : on s'y retrouve, on s'y fait des relations, on complot de nouveaux coups.

D'ailleurs on a bien des chances de n'être pas pris, la prison n'est qu'une éventualité prévue, et l'impunité des premiers exploits donne au coupable une audace et une confiance des plus dangereuses.

Je n'en veux pour preuve que les aveux de Lacenaire, de Lebiez et de Barré qui entrés dans la voie du crime par la porte du délit s'y sont engagés résolument en voyant l'inertie de la société à se défendre; nous regrettons de n'avoir pu rechercher chez un grand nombre de criminels l'étiologie de leur profession; nous y aurions peut-être trouvé comme cause initiale, non une première condamnation démoralisante et qui mettant l'homme au ban de la société l'aiguille fatalement vers la récidive, mais une première impunité encourageante pour l'avenir.

A ce point de vue, ce ne sera pas une vérité banale de dire que la vigilance du gendarme fera autant contre le crime que la sévérité du juge, la police autant que le tribunal.

Voilà pour la prévention. Quant à la répression, elle a le grand tort d'être, en vertu des aphorismes « à priori » qui gouvernent nos lois, faite pour le crime et non pour le criminel. Tel délit, telle peine. — Mais l'homme? Il n'existe pas; que ce soit un épileptique ou un criminel d'occasion, un vagabond ou un passionnel, un brutal ou un aboulique, le tarif est le même. L'effet? Il variera à l'infini avec la variété des délinquants, et les huit jours de prison qui guériraient tel homme feront de tel autre un endurci ou un révolté.

On a vu plus haut les résultats déplorables de cette habitude de regarder tous les délinquants comme pareils parce que leur délit est le même; étudier des systèmes pénaux par la logique est la même chose qu'induire par raisonnement les effets d'un médicament; l'expérience bouleverse souvent toutes les inductions et elle a montré que notre système pénal ne vaut rien.

Il faut, et ce sera le grand mérite de l'Ecole positiviste de l'avoir indiqué, il faut donner une peine non à l'action qui est commise, mais à l'homme qui peut recommencer, juger le criminel et non le crime.

Il faudrait alors des anthropologistes, des médecins, des psychiatres comme magistrats, l'objection m'a été faite; mais il n'y aurait aucun inconvénient à ce que ceux qui jugent les hommes criminels eussent comme premier sujet d'étude l'homme criminel; c'est tout ce que nous disions au début de cet ouvrage; on a ri du danseur qui devient calculateur, les magistrats, médecins des criminels, seraient-ils les seuls à ignorer leurs sujets?

Explication du Diagramme

« La statistique criminelle est la première condition du succès contre les armées de la criminalité, en remplissant la même tâche que le service d'exploration dans la guerre. » (Khrone)

Nous nous sommes attaché à n'avancer que des chiffres officiels recueillis par nous-mêmes dans les différents ministères où nous avons trouvé partout l'accueil le plus courtois.

Le graphique n° 1 en rouge plein représente la consommation du vin relevée par le ministère des finances; l'échelle est en millions d'hectolitres.

Il est tenu compte avec une très grande exactitude de la consommation en franchise chez les producteurs, mais la consommation frauduleuse qui atteint environ un quart de la consommation totale échappe, on le conçoit, à tout contrôle.

A cette courbe correspond celle des crimes contre les personnes dessinée en pointillé rouge, d'après les statistiques du laboratoire de médecine légale de Lyon et d'après Ferri (graphique n° 3).

On remarquera les effets produits sur cette courbe par les années 1832-51-52-73-76, etc., années d'élections, de changement de gouvernement, etc.

Le graphique n° 4 en bleu plein représente le prix du blé évalué à l'échelle en francs et centimes, avec toute l'exactitude de la gravure ; on verra du premier coup d'œil le parallélisme frappant de la courbe des crimes-propriété (en pointillé bleu), avec la courbe du prix du blé.

Il convient de dire que le ministère de l'agriculture a établi ses statistiques en double à partir de 1885, à la suite d'un changement dans le mode d'évaluation des prix moyens, et que depuis 1871 il a substitué les résultats définitifs de la statistique générale aux chiffres du bureau des subsistances.

Ces changements pourront expliquer des divergences et détruire quelques accusations d'inexactitude. On conçoit d'ailleurs que, quelle que soit la méthode adoptée, les variations sont toujours les mêmes indépendamment des prix absolus. Enfin le graphique n° 2, en bistre clair représente la consommation de l'alcool en hectolitres ; il est malheureux d'avouer qu'elle montait trop vite pour rester dans les limites d'un tableau raisonnable et après l'avoir suivie de 1825 à 1880 dans sa forme générale, nous avons dû l'abandonner faute de place.

Le repérage des trois couleurs a été particulièrement soigné et les échelles assez clairement combinées par nous pour permettre de trouver rapidement les chiffres correspondant aux graphiques ; mais, nous le répétons, le fait important est tout entier dans la relativité des courbes, dans leur parallélisme deux à deux et dans la coïncidence facile à constater des maxima et des minima.

La clarté de notre tableau nous interdisait de le surcharger encore du graphique des mariages comme c'était notre intention ; nous donnons ici ces chiffres en série afin qu'il soit possible de les comparer au graphique n° 4.

Mariages pour 10.000 habitants

1806 — 72
 1807 — 73
 1808 — 75
 1809 — 91
 1810 — 79
 1811 — 68
 1812 — 74
 1813 — 129
 1814 — 65
 1815 — 83
 1816 — 85
 1817 — 70
 1818 — 72
 1819 — 72
 1820 — 69
 1821 — 73
 1822 — 77
 1823 — 85
 1824 — 76
 1825 — 77
 1826 — 78
 1827 — 80
 1828 — 77
 1829 — 78
 1830 — 83
 1831 — 75
 1832 — 74
 1833 — 80
 1834 — 82
 1835 — 83
 1836 — 82
 1837 — 79
 1838 — 81
 1839 — 79
 1840 — 83
 1841 — 82
 1842 — 81
 1843 — 82
 1844 — 80
 1845 — 81
 1846 — 76
 1847 — 70

1848 — 82
 1849 — 78
 1850 — 83
 1851 — 80
 1852 — 78
 1853 — 78
 1854 — 75
 1855 — 78
 1856 — 79
 1857 — 81
 1858 — 84
 1859 — 82
 1860 — 79
 1861 — 82
 1862 — 81
 1863 — 80
 1864 — 79
 1865 — 79
 1866 — 80
 1867 — 79
 1868 — 79
 1869 — 82
 1870 — 60
 1871 — 72
 1872 — 98
 1873 — 89
 1874 — 83
 1875 — 82
 1876 — 79
 1877 — 75
 1878 — 75
 1879 — 76
 1880 — 74
 1881 — 75
 1882 — 74
 1883 — 75
 1884 — 74
 1885 — 74
 1886 — 74
 1887 — 72
 1888 — 72
 1889 — 71

Tout ce que nous pourrions conclure de ce travail, nous laisserons au lecteur bénévole le soin de le trouver; nous avons fait plutôt une exposition qu'une discussion, et après avoir demandé à la statistique ce qu'elle peut donner, des faits, nous nous abstenons de schématiser notre ouvrage en quelques aphorismes téméraires; aussi bien, ces conclusions, forcées dans le cadre étroit de quelques paragraphes, seraient-elles infidèles, tronquées et méconnaissables. Que si quelqu'un nous faisait l'honneur de les regretter, nous lui dirions que nous avons cherché la Vérité pendant trop de pages pour risquer de la défigurer en dix lignes.

LE DOYEN,
LORTET

Vu, bon à imprimer :
LE PRÉSIDENT DE THÈSE,
LACASSAGNE

Permis d'imprimer
LE RECTEUR,
EM. CHARLES

Lyon, le 15 décembre 1893.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURNET. — *De la criminalité en France et en Italie* (1885).
CADÉAC et MEUNIER. — *L'alcoolisme*.
CHAUSSINAND. — *La statistique criminelle au point de vue médico-légal*. (Thèse de Lyon 1881).
CORRE. — *Les criminels*. (Paris, Doin 1889).
DESPINE. — *Etudes sur les facultés intellectuelles et morales*.
FERRI (Eurico). — *Sociologie criminelle*.
GAROFALO. — *Criminologie*. (Paris 1890).
JOLY. — *Le crime* (1889. Paris); *la France criminelle*.
LACASSAGNE. — *La criminalité en France*. (Revue scientifique 1881).
LACASSAGNE. — *Criminalité comparée des villes et des campagnes*. (Société d'anthropologie 1882).
LACASSAGNE. — *Hygiène privée et sociale*. (Paris 1885).
LANCEREAUX. — *L'alcoolisme*.
L'ANNOIS. — *L'oreille humaine*. (Archives d'anthrop. crim. Lyon).
LAURENT. — *Les habitués des prisons de Paris*.
LETER. — *L'alcoolisme cause de dégénérescence*. (Thèse de Paris).
LETOURNEAU. — *Evolution de la morale*.
LOMBROSO. — *L'homme criminel*.
MAGNAN. — *L'alcoolisme*.
MICHAUX. — *Question des peines*. (Paris 1875).
MICHELET. — *La femme*.

MOREAU (l'Abbé). — *Le monde des prisons.*

Ministères : Finances. — *Enquête sur le régime des boissons* (I. N. 1881-82).

— Justice. — *Compte général* (1887).

— Agriculture. — *Statistique agricole annuelle* (1891).

— Commerce. — *Annuaire statistique de France* (1890).

S. RAFFALOWICH. — *Revue des Deux-Mondes.*

REINACH (Joseph). — *Les récidivistes.* (Paris 1882, Charpentier).

RIANT. — *Les irresponsables devant la justice* (1889).

ROBERTY. — *Sociologie.*

TARDE. — *Philosophie pénale.* (Lyon 1890, Storck).

TARDE. — *Biologie et sociologie.* (Archives d'anthrop. crim.)

VAUCLEROY. — *Influence de l'hérédité alcoolique sur la folie et la criminalité.*

VARIA. — *Archives d'anthropologie criminelle,*

